

G

« Je me suis toujours efforcé de me contredire
pour ne pas me limiter à mon propre goût »

Enrique Vila-Matas

Gains (Larry)

Vainqueur de Max Schmeling et de Primo Camera (et de Salvatore Ruggirello, à qui ce n'était pas la peine de proposer quoi que ce soit : il tombait sans qu'on le touche), approché pour « plonger » face à Jim Maloney et Jack Sharkey, « la Terreur de Toronto » (1900-1983) répondra : « Désolé, j'peux pas... j'sais pas nager ! »

Galaxy (Khaosai)

Né Sura Saenkham le 15 mai 1959 dans la province de Phetchabun en Thaïlande, 1 m 65, gaucher. Frère jumeau de Sougkram Galaxy, champion du monde comme lui.

Venu de la boxe thaï. Reconverti à la boxe « traditionnelle », Khaosai Galaxy (son pseudonyme vient d'un restaurant night-club de Bangkok) sera champion du monde des super-mouche du 21 novembre 1984 jusqu'en 1992, date à laquelle il décide de prendre sa retraite après avoir défendu son titre victorieusement à 19 reprises (16 par K.-O.). Il compte une seule défaite en 47 combats disputés, dont 41 gagnés avant la limite. Surnommé « Le Tyson thaï », il est considéré comme l'un des plus gros puncheurs des petites catégories.

Galaxy (Sougkram)

Né Virote Saenkham le 15 mai 1959 dans la province de Phetchabun en Thaïlande, 1 m 63, gaucher, frère jumeau de Khaosai Galaxy, champion du monde comme lui.

Venu de la boxe thaï. Reconverti à la boxe « traditionnelle », Sougkram Galaxy (son pseudonyme vient d'un restaurant night-club de Bangkok) sera champion du monde des poids coq du 9 mai au 14 août 1988 et du 9 juillet au 18 octobre 1989. Sa défaite contre Luisito Espinosa est assez étrange... 1^{er} round : 20 secondes après avoir pris un crochet gauche au foie, il s'effondre sur le dos de tout son long, apparemment inconscient !

Sougkram Galaxy ne remontera plus jamais sur le ring.

Galento (Tony « Two Ton »)



« J'vois pas trop ce qu'il y a de mal à foutre son pouce dans l'œil du type en face ! »

Tony Galento

Poids très lourd du New Jersey (« Real's Men Country »), 1 mètre 75 à peine, largement plus de cent kilos, Tony « Beer Barrel Buddah » Galento est l'une des figures les plus pittoresques du monde de la boxe.

Un peu chauve, mais velu à foison, un faux air d'Edward G. Robinson sous cortisone. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, son surnom ne venait pas de son surpoids conséquent, mais de ce qu'il avait répondu à son manager lui reprochant d'être arrivé en retard pour un combat : « S'cuse, hein... j'avais deux tonnes de glace à livrer ! »

Son régime habituel était spaghettis à volonté arrosés d'un casier de bière ou deux. Il avait parié dix dollars qu'il pourrait engloutir cinquante hot-dogs avant son combat contre un dénommé Arthur DeKuh. Il gagnera son pari... et le combat. « Au début, j'me sentais un peu lourd... après, ça allait mieux ! »

Il faisait son footing en bagnole à deux heures du mat', après avoir fermé le Nut Club, son bar d'Orange. La plupart du temps, ses *sparring-partners* couraient dans la lueur des phares et lui fumait un cigare sur la banquette arrière de sa vieille Chevrolet. Au journaliste qui lui faisait remarquer l'efficacité discutable de sa méthode, il avait répondu : « J'paye ces cloches assez cher, j'vais pas m'farcir l'boulot en prime ! » Sur le ring, il se battait comme on se bat dans un bar d'Orange qui s'appelle le Nut Club.

Que l'orthodoxie aille se faire foutre !

– Coup bas ! coup bas ! c'est vite dit, j'lui en ai collé quelques bonnes dans les burnes si c'est ça qu'vous insinuez !

Les règles ? on les emmerde !

– Et pourquoi j'lui flanquerais pas mon pouce dans l'œil ? il a pas porté plainte non plus... j'ai pas mis les deux, hein !

Le problème avec « Two Ton » n'était pas tellement tout ça, tout ça, c'est de l'accessoire, le problème (pour ses adversaires), c'était son crochet gauche qui pouvait sécher n'importe qui. Il le délivrait depuis sa position favorite, une espèce de crouch surbaissé affreux à voir.

En 1933, Jack Dempsey avait cru possible de le faire s'entraîner sérieusement, leur association se terminera un an plus tard... fatigué de le voir continuer à rien foutre, Dempsey tombera la veste pour lui coller une trempette !

Galento est resté célèbre pour avoir disputé un championnat du monde contre Joe Louis au Yankee Stadium, le 28 juin 1939.

– Joe qui ?

– Joe Louis.

– Connais pas cette chèvre !

Bien avant Muhammad Ali, Galento avait mis au point tout un tas de trucs pour déstabiliser ses rivaux ; comme la maison ne reculait devant aucun sacrifice, il avait téléphoné au « Brown Bomber » pour le traiter de « minable » et le menacer de mort. Il est vrai qu'en l'occurrence Joe aurait pu se considérer comme un privilégié, une autre des combines de Galento consistait à ne pas se laver, Max Baer sera le seul à s'en plaindre en public : « Cet enfoiré puait le poisson pourri ! »

Aux journalistes qui lui demandaient s'il s'était entraîné spécialement pour rencontrer Joe, il répondra qu'il avait arrêté de boire deux jours avant le combat et que cela devrait suffire. « La barrique qui marche comme un homme » avait un gros avantage sur tous les autres adversaires de Joe, il n'avait pas peur. King Levinski, pourtant pas réputé pour être trouillard, avait fini son combat contre Joe, suppliant l'arbitre, assis sur une corde : « S'il vous plaît, ne le laissez plus me frapper ! » Galento, lui, n'avait *réellement* pas peur de Joe, si ça se trouve, il croyait vraiment qu'il allait massacrer cette chèvre. Pendant que l'arbitre donnait aux deux boxeurs ses dernières instructions, « Two Ton » avait ébouriffé les cheveux soigneusement gominés du champion avant d'essayer ses gants sur le visage de Louis.

A priori, ce match n'avait pas lieu d'être, sauf que Galento sonnera le champion du monde au premier round avec son célèbre crochet du gauche, que toute la salle avait vu venir, sauf Joe. Outrageusement dominé, il enverra le champion sur le cul au troisième et Joe, qui avait pourtant

décidé de faire durer le combat pour faire payer à Galento tout ce qu'il avait dégoisé, écourtera les choses par crainte de prendre une fois de trop le crochet à la godille de « Two Ton ». À la fin du combat, la bouche en sang, Galento ressemblait à une boudoie passée dans une sorbetière, mais il ne trouvera rien de mieux que d'engueuler ses hommes de coin, leur reprochant d'avoir changé son « style » et de ne pas l'avoir laissé se battre comme il avait l'habitude de le faire... à coups de coude, de boule et de genoux.



C'est la méthode qu'il emploiera contre Lou Nova, contre Max Baer (« Max qui ? », « Max Baer... », « Connais pas cette chèvre ! ») et son frère Buddy (« Buddy qui ? ») et qu'il avait fait contre Ernie Schaff (« Waf ! Waf ! »).

Lou Nova sera compté cinq fois, Galento se laissera tomber sur lui de tout son poids, après ce combat, l'un des plus sanglants de l'histoire, Nova manquera y laisser un œil.

Face à Max Baer, Galento montera sur le ring avec une lèvre ouverte, après une « altercation » à coups de tesson de bouteille avec son frère, Russell, il en redescendra dans un plus sale état encore, tout en se plaignant de ne pas avoir pu réussir autant de coups de boule que d'ordinaire.

Le combat contre Ernie Schaaf aura une issue moins folklorique, certains pensent que les nombreux « coups du lapin » encaissés par Schaaf ce soir-là (il restera prostré après le combat alors que « Two Ton » – guilleret – était retourné au Nut Club fêter sa défaite, des billets plein les poches) avaient laissé des traces et qu'ils n'ont pas été pour rien dans le décès d'Ernie Schaaf six mois plus tard, à la suite de son combat contre Primo Carnera.

Pour ses deux derniers combats, le premier dans le Tennessee, le deuxième au Kansas, il pulvérisera deux types, dont Fred Blassic, un catcheur peroxydé, qui ne remonteront plus jamais sur un ring.

En dehors de ça, Galento s'est battu contre un kangourou, contre un ours et même contre un poulpe prénommé Oscar. Oscar était mort depuis un sacré bout de temps, il puait presque autant que Galento, Tony lui secouait les tentacules dans tous les sens pour que le public croie qu'il risquait la noyade.

Après avoir raccroché les gants, il fera un peu de lutte, un peu l'arbitre et un peu l'acteur. Dans *Sur les quais*, l'une des répliques qu'il prononce semble faite sur mesure pour lui, voyant tomber un indic d'une fenêtre, Galento grogne : « Le canari sait chanter, il sait pas voler* ! », elle fait penser à cette phrase célèbre de son ancien adversaire, Joe Louis : « Il peut courir, il peut pas se cacher ».

Sur un ring, « Two Ton » ne courait pas, à la fin de sa vie, diabétique, amputé des deux jambes, il ne pouvait pas même marcher.

* La phrase a été initialement prononcée après qu'Abe « Kid Twist » Reles, témoin dans le procès d'Albert Anastasia, fut tombé « accidentellement » de la fenêtre de la chambre 623 du Half Moon Hotel de Coney Island alors qu'il était surveillé par six policiers du NYPD (on découvrira plus tard que Frank Costello avait versé 100 000 dollars aux œuvres de la Police).

Galíndez (Victor)

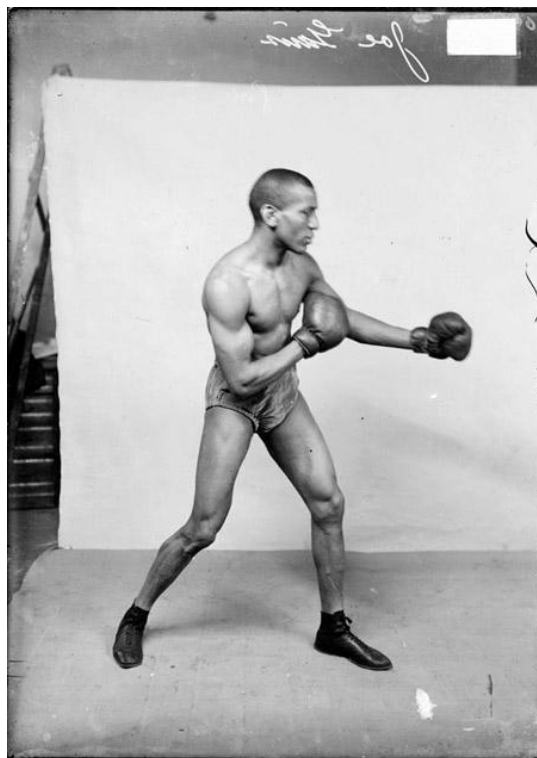
Deux fois champion du monde mi-lourd, l'Argentin prendra sa retraite après une défaite contre Jesse Burnett, le 14 juin 1980 au Disneyland d'Anaheim.

Opéré des deux yeux (décollement de la rétine), il décide de se consacrer à son autre passion, la course automobile. Bien mal lui en prend, pour sa première course, le 26 octobre 1980, il tombe en panne avant d'être renversé alors qu'il regagne les stands à pied avec son co-pilote, Nito Lizeviche. Morts sur le coup.

Gallico (Paul)

Journaliste sportif au *New York Daily News*, créateur des Golden Gloves en 1927. Adeptes de la démarche de George Plimpton avant l'heure, pour mieux apprécier leur discipline, il boxera avec Jack Dempsey, nagera avec Johnny Weismuller et fera un parcours de golf avec Bobby Jones. Il abandonnera le journalisme pour la fiction en 1936.

Gans (Joe)



La tombe de Victor Noir est un monument du Père-Lachaise faisant l'objet d'un véritable culte, la légende veut qu'en frottant la braguette du gisant on recouvre fécondité ou bien virilité ; au

Madison Square Garden, les boxeurs touchent le gant de la statue de Joe Gans. S'il fallait leur recommander de faire un vœu particulier en faisant ce geste, ce serait celui d'être aussi bon technicien que l'avait été « Le Maître ancien ».

Premier Afro-Américain champion du monde poids léger, second boxeur ayant gagné un championnat du monde par K.-O. à la première reprise. Toujours considéré comme le meilleur poids léger de l'histoire.

L'une des premières nouvelles connue d'Ernest Hemingway publiée en avril 1916 dans le journal de son collègue commence par : « Comment ? vous connaissez pas l'histoire du premier combat de Joe Gans ? »

Mort de la tuberculose le 10 août 1910 après avoir disputé 159 combats (123 victoires).

Garcia (Angel Robinson)

Né à Cuba le 9 mai 1937, Angel Robinson Garcia fumait, buvait et il aimait les femmes. Il a disputé 239 combats, il a boxé à Cuba avant que la boxe professionnelle n'y soit interdite, mais aussi en France, en Italie, en Allemagne, en Espagne, en Belgique, au Canada, à Porto Rico, au Panama, en Suisse, en Autriche, en Côte d'Ivoire, au Danemark, en Algérie, en Tunisie, en Finlande, en Jamaïque, au Mexique, au Vénézuëla et au Panama. Partout où on le payait pour frapper ou être frappé. Il a rencontré 16 champions du monde et 42 boxeurs classés dans le haut du tableau. Borgne, quasiment aveugle, il a descendu doucement les degrés qui vont de possible champion à *punching-ball* pour boxeurs médiocres, en passant par *sparring-partner* de Roberto Duran qui admirait ses « trucs ». Il dormait dans le métro à Paris avant que Fidel Castro lui permette de finir sa vie à Cuba, où il est mort le 1^{er} juin 2000.

Gartner (Gérard)

Mère, manouche, père, rom. Fasciné par Théo Médina, un ami de son grand-père, il disputera 11 combats professionnels de 1961 à 1964 (5 victoires, 6 défaites dont 4 avant la limite, la dernière à Biarritz devant René Rourre, modeste poids léger biarrot). Ensuite ? Ensuite, la bio de rêve à l'imaginaire un tantinet confus : embaumeur ; garde du corps d'André Malraux ; membre du SAC (mais « anarchiste ») ; écrivain, biographe de Mateo Maximoff (le plus grand écrivain Rom publié aux éditions Concordia) ; fondateur d'*Initiatives tziganes* avec Tony Gatlif ; organisateur du premier *Mondial d'art tzigane* en 1985 à la Conciergerie ; sculpteur, il refusait obstinément de vendre ses œuvres alors qu'absolument personne n'avait la moindre intention de les acheter, il finira par les détruire à la tronçonneuse sous une yourte à Douarnenez pour le cinquantième anniversaire de la mort d'Alberto Giacometti et le centième de la naissance de Dada.

Auteur de *Dernier coup de poing* sous-titré *Soliloque d'un ancien boxeur du ring de Pantin* (Éditions du Panthéon, 2019), un gloubi-boulga terriblement confus.

Mythomane léger, éminemment sympathique, installé à Collonges-la-Rouge depuis 2016.

Gatekeeper

Aussi gracieux qu'un concierge et aussi serviable, il est chargé de déterminer si l'apprenti-champion continuera son ascension ou bien si, quelques combats plus tard, il ne se retrouvera pas lui-même dans le rôle de Cerbère. C'est d'ordinaire, sinon de préférence, une personne âgée n'ayant plus rien à perdre et capable de décourager les meilleures volontés. Tous les bons *matchmakers* en tiennent un ou deux en réserve.

Gatti (Arturo)

Quand ce n'était pas le crochet gauche en haut qui descendait ses adversaires, c'était le crochet gauche en bas. S'il y a un boxeur qui mérite l'épithète « guerrier », c'est Arturo Gatti, s'il y a des matchs qui peuvent être appelés « combats », ce sont ceux disputés par Arturo Gatti.

Les adversaires d'Arturo Gatti terminaient souvent le regard perdu vers les lampadaires ou bien le nez écrasé sur le tapis, ce qui ne signifie pas qu'Arturo Gatti terminait intact, en règle générale, il avait au moins un œil fermé... ou les deux. Il semblait puiser la folle énergie déployée sur le ring dans l'intensité des coups qu'il recevait. À son époque, il n'y avait qu'un seul boxeur qui encaissait autant que lui, qui frappait autant que lui, qui saignait autant que lui, qui était aussi courageux que « Thunder », « Irish » Micky Ward. Ils se sont rencontrés trois fois... trois bains de sang, trois combats qui sont autant de raisons d'interdire la boxe sans état d'âme et/ou d'avoir le plus infini respect pour les boxeurs.

Suicide, manipulé par les uns et par les autres, membre des Alcooliques Anonymes, ivre une heure après la fin des réunions, perdu dans le monde et dans la cocaïne, accro aux anti-douleur, passant sa vie dans les boîtes de strip-tease, il la perdra dans des circonstances mystérieuses, le jour du mariage de sa sœur !

Le corps d'Arturo Gatti sera retrouvé, mort par pendaison, dans la chambre qu'il avait louée avec sa femme, Amanda Rodrigues, mère de son fils âgé de dix mois. Accusée de meurtre, Amanda Rodrigues sera innocentée par la justice brésilienne qui conclura au suicide. Trois semaines auparavant, Arturo avait signé un testament faisant d'elle l'unique héritière de sa fortune, environ six millions de dollars. Évidemment, la famille naturelle d'Arturo Gatti s'est pourvue en justice. De nombreuses questions restent à ce jour sans réponse : comment Gatti a-t-il pu se pendre avec la bride du sac à main de son épouse qui ne peut supporter que trente-cinq kilos de traction ? comment Amanda Rodrigues a-t-elle pu passer dix heures dans la même chambre que son mari sans se rendre compte qu'il était mort ? L'autopsie effectuée par les autorités brésiliennes semble entachée par quantité de négligences, les contre-expertises n'ont pas été réellement concluantes.

La décision du Juge risque durer... le résultat du combat prendra encore du temps, peut-être même cessera-t-il faute d'enjeu... en dix ans de procédure, la fortune de Gatti a considérablement fondu.

Gauche

Tout ce qui est droit est faste, tout ce qui est gauche est maudit. [...] la gauche représente la maladresse, le malheur, la trahison, le parjure, ce qui est tortueux, louche, déloyal, répréhensible, sinistre. [...] Les gauchers ne constituent partout qu'une minorité infime. Ils sont persécutés, sinon massacrés dans les sociétés primitives ; fréquemment contrariés et rééduqués dans les sociétés policées.

Roger Caillois (*La Dissymétrie*, Gallimard, 1973)

Gauchers

« Je suis un gaucher contrariant.
C'est plus fort que moi :
il faut que j'emmerde les droitiers. »

Pierre Desproges

« Les gauchers, j'peux même pas bouffer avec ! » Joe Frazier (par ailleurs vrai gaucher tout comme Carmen Basilio et... Ray Sugar Robinson !)

« Pourquoi je rencontrerais un type qui mesure plus d'un mètre quatre-vingt-dix et qui est gaucher ? » Roy Jones Jr à propos de Corrie Sanders.

« Je boxerai plus jamais un gaucher ou à la rigueur en championnat du monde », David Telesco après sa défaite devant Faustino Gonzalez.

« J'veux pas d'embrouille avec un gaucher ! » Duke Evers dans *Rocky*.

« Ils sont horribles à regarder et horribles à boxer », Kid Gavilan.

« Le crochet du gauche marche aussi sur les gauchers », Angelo Dundee.

« Même les gauchers détestent rencontrer un gaucher », Proverbe d'atelier.

Gavilan (Kid)

Il était, sur le ring, Ali avant Ali avec une touche *latina*... rumba ! bolero ! cha-cha-cha ! mambo ! *Flashy*, spectaculaire, rien dans les mains, tout dans le jeu de jambes. Coqueluche du public, il était l'invité régulier de la Cavalcade Gillette du temps où chaque vendredi tout le monde regardait la Cavalcade Gillette en direct du Madison Square Garden...

Look Sharp !
Feel Sharp !
Be Sharp !

Une Bud ! une Camel ! la télé en noir et blanc, Maman à la tarte aux pommes, tous les vendredis, on regarde – tranquilles - peinarde – le danseur mondain, ses cheveux luisants de brillantine, sa petite moustache et sa classe innée. Pas moins de trente-quatre combats de Gavilan seront télévisés, Fightin' Daddy, Kid Fiston et son pote, Battling Voisin, quelquefois Sweet Home Mamma sortie de la cuisine, de la farine jusqu'aux coudes, pour leur demander d'arrêter de hurler comme des gamins, admireront Gavilan ridiculisant ses adversaires en les imitant ou en les menaçant de son fameux « Bolo Punch ».

Né Gerardo Gonzalez à Camaguey, baptisé « Gavilan » (Le Faucon) par son manager, Fernando Balido, propriétaire du bar éponyme, il débutera sa carrière à Cuba avant de se fixer aux États-Unis en 1948. Battu deux fois par Robinson, aux points et de justesse, à peine ce dernier abandonne-t-il la couronne des welters (1951) que « Le Faucon » s'en empare pour la tenir étroitement serrée dans ses serres jusqu'en 1954.

La perte de son titre sera sujette à polémique, dans la mesure où tout le monde, les 7 909 spectateurs du Convention Hall de Philadelphie et 20 des 22 journalistes présents verront Gavilan gagner nettement, mais la décision sera accordée à Johnny Saxton. Saxton était managé par Blinky Palermo et à l'époque, Gavilan recevait régulièrement en pleine nuit des coups de téléphone mystérieux... « Un million de dollars, Kid, ça te dirait ? », il avait pour habitude de répondre : « Faut que je tue qui ? » et le type au bout du fil raccrochait. Il aurait fallu que Gavilan tue Saxton ou au moins le mette K.-O., mais il en était incapable, il n'était pas armé pour ça.

Étrangement, après cette défaite qui n'en était pas une, mais qui avait suivi de près son échec face à Carl « Bobo » Olson pour la couronne des moyens, la carrière de Gavilan entamera doucement son déclin, il perdra 15 des 26 combats suivants. « J'avais 34 ans, j'étais blacklisté, j'ai compris... j'ai arrêté les frais ! »

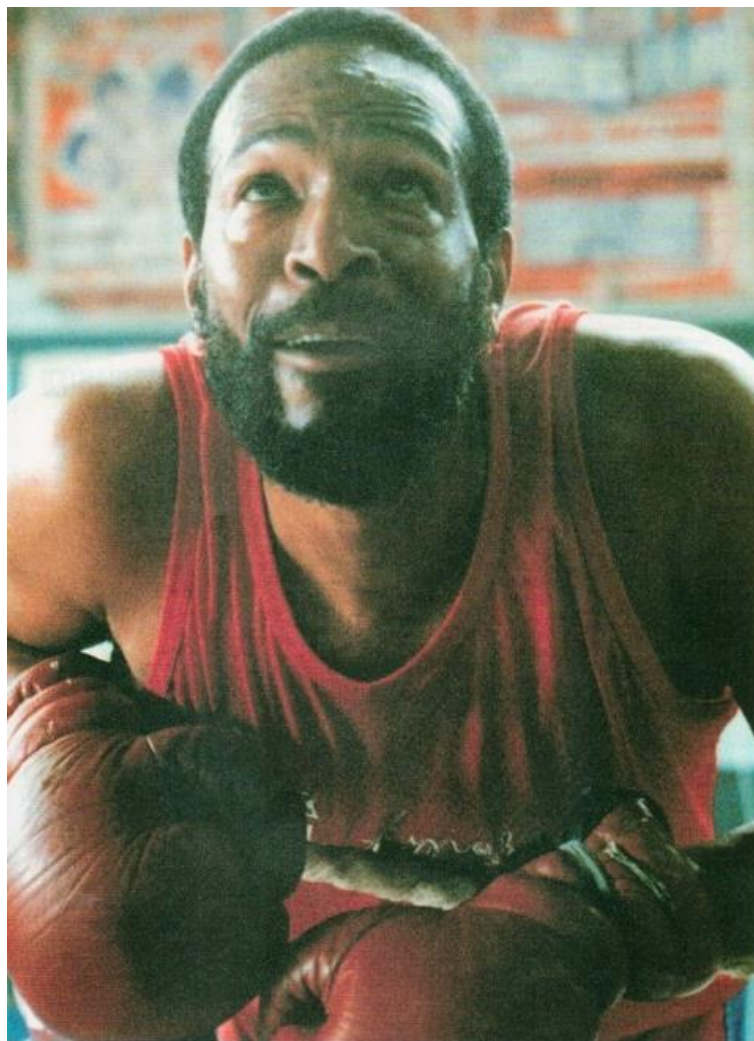
On est en 1958, Gavilan retourne à Cuba, mal lui en prend, Castro dont il était soi-disant le boxeur favori saisit tous ses biens, il reviendra à Miami dix ans plus tard, il avait grossi, il était fauché, il s'occupera un peu de boxe, mais en 1980, il vendait des saucisses dans la rue.

Gavilan pouvait se vanter de ne jamais avoir été mis K.-O. et d'avoir mis le genou à terre 3 fois seulement en 1342 rounds disputés. C'est en souvenir de cela et de sa gloire passée que Angelo Dundee, Roberto Duran, Emile Griffith, Ray Mancini, Buddy McGirt, Leon Spinks et Mike Tyson lui paieront une sépulture décente au cimetière Notre Dame de la Délivrance, à Miami, où Gavilan est mort en 2003 d'une crise cardiaque.

Gay



Gaye (Marvin)



James Brown, c'est Joe Frazier, Muhammad Ali, c'est Marvin [Gaye](#).

Giachetti (Richie)

« Je ne dis pas souvent la vérité,
mais je ne mens jamais. »

Richie Giachetti

Giachetti a commencé sa carrière comme garde du corps de « Babe » Triscaro, un boss du syndicat des chauffeurs-routiers, avant de s'occuper de la carrière de Larry Holmes à partir de 1973, l'époque où Holmes boxait pour un peu plus de cent dollars, jusqu'en 1978 où « l'Assassin d'Easton » a remporté le titre WBC en battant Ken Norton au Cæsars Palace. Viré par Holmes qui le soupçonnait de travailler en sous-main pour King et de l'espionner pour le FBI, Giachetti s'est rapproché de Sylvester Stallone, pour qui il a « chorégraphié » les combats de *Rocky III* et *Rocky IV*. Viré de *Rocky V*, on pourra apercevoir sa silhouette dans le coin de Mike Tyson, et ce jusqu'au deuxième combat d'Iron Mike contre Evander Holyfield.

Richie Giachetti s'est occupé de boxeurs aussi différents que Earnie Shavers, Aaron Pryor, Greg Page, Riddick Bowe, Oliver McCall, Jean Marc Mormeck ou Julian Jackson

Avant de s'intéresser à la boxe, Giachetti avait fait un peu de stock-car, mais c'est en fréquentant les bas-fonds de Cleveland où il rendait de menus services et où il avait gagné son surnom, « The Torch* », qu'il a fait la connaissance de Don King en 1972 : « Je lui ai mis le pied à

l'étrier ! À l'époque il était peigné normalement. » Les deux hommes travailleront ensemble avant de s'embrouiller à plusieurs reprises, puis une fois pour toutes, pour des raisons d'argent, évidemment. Lorsque l'on demandait son opinion sur King à Giachetti, il répondait : « C'est un menteur et un voleur, le pire salopard que je connaisse », mais quand on lui demandait quel promoteur il choisirait pour un boxeur, il répondait : « Don King, c'est le meilleur ! »

« La Torche » s'est éteinte le 3 février 2016 à Lodi (Californie), soufflée par une crise cardiaque.

* De mystérieux incendies se déclenchaient lorsqu'il était dans le coin.

Giardello (Joey)



En réalité, il s'appelait Carmine Tilelli, mais comme à quinze ans il ne pouvait s'engager dans l'armée, il avait emprunté le certificat de naissance d'un copain, Joey Giardello, et depuis ce temps-là Carmine Tilelli s'est appelé Joey Giardello.

Peut-être en raison de son nom, on a longtemps cru qu'il était lié à la Mafia, si on examine son palmarès, on peut avoir quelques doutes à ce sujet. Giardello aura le droit de disputer son premier championnat du monde contre Gene Fullmer alors qu'il boxait depuis plus de dix ans et qu'il avait cent cinq combats au compteur. La rencontre atteindra la limite des quinze rounds durant lesquels les deux boxeurs s'expliqueront à grands coups de tête et de coude avec, en vedettes américaines, les frères Fullmer et Giardello s'expliquant au bas du ring avec tout ce qui leur tombait sous la main.

Match nul.

– Si Blinky Palermo s'est occupé de mes affaires, il s'en est pas très bien occupé, fera remarquer Joey.

Judicieusement.

Le 7 décembre 1963, Giardello ne laissera pas passer sa deuxième chance, en battant Dick Tiger aux points, il sera enfin sacré champion du monde des poids moyens à 33 ans et après

123 combats. Le plus curieux de l'affaire étant que Giardello, qui avait été un excellent boxeur jusque-là, n'était déjà plus aussi bon qu'auparavant.

Joey remettra son titre en jeu contre Rubin « Hurricane » Carter qui faisait figure d'épouvantail depuis qu'il avait battu Emile Griffith par K.-O. à la première reprise, après s'être imposé de la même manière contre Fiorentino Fernandez et battu George Benton qui avait battu Joey.

– C'était juste, mais à Philadelphie le public était noir alors ils avaient tendance à donner les boxeurs du coin gagnants s'ils voulaient pas avoir une émeute sur les bras.

Avant le combat Giardello déclarera : « Je préfère boxer Carter avant qu'il apprenne à boxer » et, effectivement, après avoir été dominé les quatre premières reprises, Joey donnera une leçon de boxe à Carter.

Il sera détrôné deux ans plus tard par celui qu'il avait battu pour devenir champion du monde, Dick Tiger.

– Un vrai gentleman, je lui en ai envoyé quelques-unes dans les couilles et il ne s'est jamais plaint.

Giardello se retirera en 1967 à 37 ans : 135 combats, jamais à terre, jamais refusé un adversaire, sur ses 25 défaites, beaucoup ont été concédées « à domicile » ; Joey qui n'avait jamais été amateur avait tout appris sur le ring contre les meilleurs poids moyens de son époque, dont Ray Sugar Robinson (qu'il a battu).

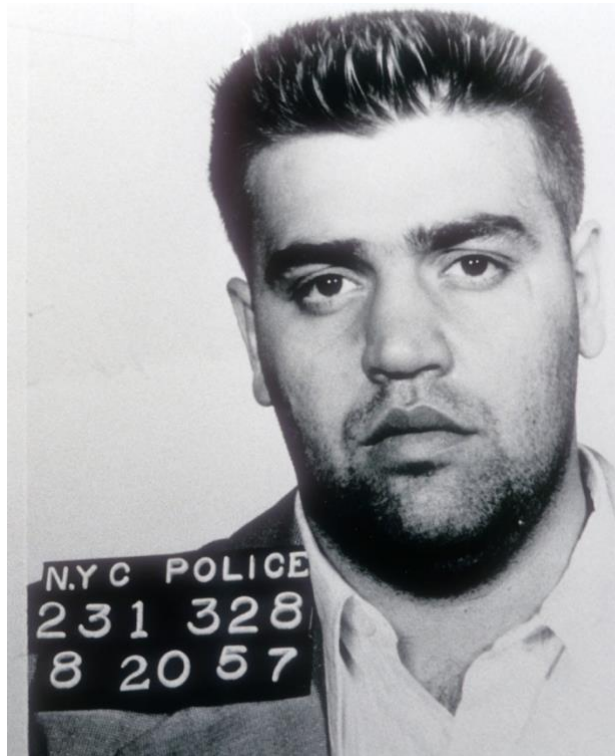
– Je pouvais boxer, je pouvais me battre et j'encaissais bien.

Marié jusqu'à sa mort avec Rosalee, quatre enfants dont un fils trisomique. Il se reconvertira dans les assurances sous son vrai nom et s'engagera auprès des associations s'occupant des handicapés.

Lorsque le film de Norman Jewison sur Hurricane Carter sortira, Giardello aura la surprise d'être victime d'un racisme inversé. Sur l'écran, il apparaît comme « sonné » et déclaré vainqueur par les juges alors que Carter a largement gagné, soit tout à fait l'inverse de la réalité. Comme Giardello n'était pas du genre à se laisser faire, il attaquera la production en justice, encaissera un chèque à six chiffres et obtiendra qu'un rectificatif soit ajouté aux DVD ; selon ce dernier, Joey Giardello est « sans aucun doute » un grand boxeur. On le savait, mais il n'est jamais mauvais de rappeler ce genre d'évidence aux employés de la machine à rêves et à décerveler.

Joey Giardello est mort à 78 ans, une statue a été élevée en son honneur à Philadelphie.

Gigante (Vincent)



Entre 12 cordes, « Le Menton » n'était pas mauvais (21 victoires dont 2 avant la limite), mais pas excellent non plus (4 défaites dont la dernière par arrêt de l'arbitre sur blessure face à Jimmy « The Spoiler » Slade qui n'était pas un foudre de guerre), c'est en dehors du ring que ses talents s'exprimaient pleinement. Parti du bas de l'échelle (tueur à gages) pour la Cosa nostra, bien qu'il ait raté Frank Costello au sortir de son ascenseur en 1957, il finira *capo di tutti capi* de la famille Genovese alors que, diagnostiqué schizophrène (mon œil !), il plafonnait à 70 de QI (tu parles !).

Gigante adore les enfants, il en a cinq avec sa légitime (Olympia Grippa) dans le New Jersey, trois avec sa maîtresse officielle (Olympia Esposito) dans l'Upper East Side, mais ce que préfère *Chinzeeno*, c'est déguster les *antipasti* chez la *Mamma*. Le reste du temps, il est plus ou moins reclus dans son appartement plongé dans le noir, la télé allumée en permanence.

Au téléphone, personne n'a le droit de prononcer son nom, pour déjouer les écoutes « Le Menton » bégaye, bredouille, crachote, touse, chuchote, la radio et ses parasites en fond sonore. Pour égarer les soupçons, Gigante avait l'habitude de déambuler dans Greenwich Village en peignoir et en pantoufles tout en soliloquant dans un volapük de son cru.

En 1997, *E finita la commedia* ! rattrapé par la patrouille, Gigante est condamné à douze ans de réclusion plus trois ans pour s'être foutu de la gueule du FBI en jouant le dingue pendant trente ans.

Il rendra son âme à Dieu, à l'âge respectable de 77 ans, le 19 décembre 2005, à l'Hôpital fédéral de Springfield (Missouri).

Ses frères (Mario, Pasquale, Ralph) étaient mafieux (sauf Louis, qui était prêtre), les fils aînés de ses deux lits (Andrew Gigante, Vincent Esposito) mafieux aussi, sa plus jeune fille ([Rita](#)) est médium, guérisseuse et lesbienne revendiquée, son petit-fils (Philip) a été élu maire d'Airmont, une petite ville sans histoire.

Gillette

On peut mesurer l'évolution des mœurs en comparant la publicité de [Gillette](#) diffusée en 2019, censée s'élever contre la « masculinité toxique » où l'on sépare les enfants se bagarrant, avec « The

Gillette Cavalcade », un programme ayant fait pénétrer dans des millions de foyers américains (de 1942 à 1960) « The Best Men Can Be » sous l'apparence de types se collant de terribles peignées.

Ce qui importe, en définitive, ce n'est pas tant que les boxeurs imberbes (présumés abrutis) aient été remplacés par les hipsters barbus (cool de nature), mais que les actionnaires de Gillette gagnent de l'argent en vendant des rasoirs roses au genre bénéficiant, au premier chef, de cet indéniable progrès.

Glaser (Joe)

Proche d'Al Capone, Joe Glaser « arrangera » quelques combats dans le Chicago des années 20 avant de devenir, à partir de 1935, l'agent exclusif de Louis Armstrong et de créer en 1940 l'Associated Booking Corporation qui s'occupera, entre autres, des carrières de Duke Ellington, Dave Brubeck, Billie Holiday, Barbara Streisand, T Rex et de celle des Allman Brothers.

Au cours de son existence agitée, il a pu lui arriver de croiser Jack « Sparkling » Ruby, d'enlever une fille de quatorze ans dans un couvent du Kentucky et, sûrement, de continuer à s'occuper en sous-main de quelques combats et de quelques boxeurs, notamment Ernie Terrell.

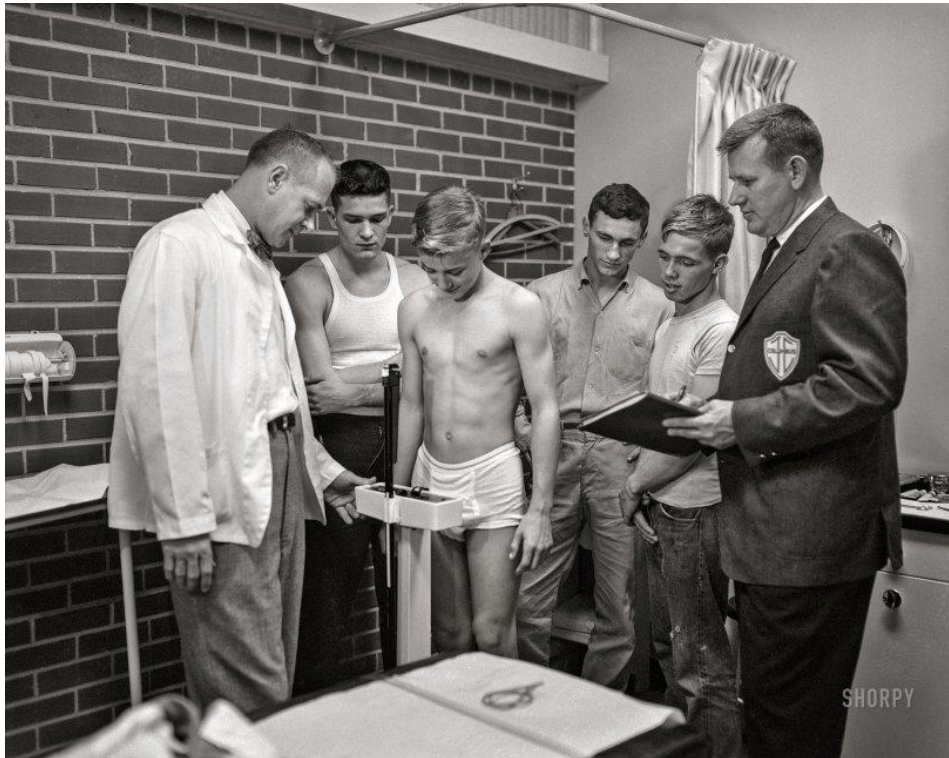
Glickman (Tony)

Gangster à l'ancienne, Tony Glickman travaillait pour Tony Accardo, il aurait menacé le manager de George Chuvalo des classiques socquettes en ciment assorties d'un plongeon dans l'étendue d'eau la plus proche (en l'occurrence le lac Ontario) si le Canadien faisait le malin contre Ernie Terrell. Lorsque, pour le combat Ali/Terrell, il a proposé le même genre d'alternative aux Black Muslims, il s'est fait massacrer. Envoyé à l'hôpital pour panser ses blessures, il s'est révélé si traumatisé par le changement de paradigme qu'il n'avait pas vu venir que, dans un premier temps, il a été transféré dans le service psychiatrique, avant de préférer mourir plutôt que de s'habituer au nouveau monde.

Glossaire

Ceci n'est pas un glossaire.

Golden Gloves



L'épreuve amateur la plus prestigieuse des États-Unis. Elle a été organisée pour la première fois en 1923 à Chicago sous le patronage du *Chicago Tribune* ; en 1927, le *New York Daily News* rejoindra le projet qui prendra quelques années la forme d'un tournoi entre Chicago et New York. L'organisation s'ouvrira ensuite à d'autres villes, à d'autres régions, répondant au nom d' « Intercity Golden Gloves » avant de devenir, à partir de 1962, le « National Tournament of Champions ». La compétition est ouverte à tous les boxeurs amateurs âgés d'au moins 18 ans et de 40 ans au plus ; le tournoi Junior est ouvert aux boxeurs de 8 à 17 ans. En fait, les « Golden Gloves » sont une structure équivalente à ce que sont chez nous les championnats régionaux et nationaux, si ce n'est que l'épreuve n'est pas chapeautée par une fédération.

Le projet rencontrera un extraordinaire engouement, tout au moins à ses débuts ; la première année, les organisateurs new-yorkais seront obligés de limiter à 2 300 le nombre d'inscrits ; aujourd'hui, ils sont à peine 400, féminines comprises, et pas mal d'organisations « régionales » ont jeté l'éponge.

Beaucoup de vainqueurs des « Golden Gloves » sont restés anonymes, quelques-uns sont devenus des vedettes : Sonny Liston, Muhammad Ali évidemment, mais aussi Evander Holyfield, Frank Tate, Mike McCallum, certains quelquefois l'ont été dans des catégories de poids très éloignées de celles où ils brilleront en professionnels : Floyd Mayweather (mini-mouche), Sugar Ray Leonard (léger), Roy Jones Jr (super-léger).

Golota (Andrew)

Andrzej Golota est né le 5 janvier 1968 à Varsovie, il a émigré aux États-Unis en 1990 avant de passer pro en 1992. Il semble être la préfiguration des poids lourds venus de l'Est, mais surtout la réalisation 3D d'Ivan Drago, le boxeur russe imaginé par Sylvester Stallone dans *Rocky IV*. Très grand (1 mètre 93, plus de 2 mètres d'envergure), construit comme un abri anti-atmosphérique, une mâchoire en acier du Dniepr et un visage de héros stalinien (Alekseï Stakhanov) aussi expressif qu'un marteau-piqueur.

Tous ses adversaires tombaient comme des mouches jusqu'à ce que la route du titre lui semble largement ouverte. Pour son vingt-neuvième combat, il s'est donc retrouvé face à Riddick Bowe, un Afro-Américain d'un assez beau gabarit. Là encore, et sans beaucoup d'imagination, le combat aurait pu faire penser à celui d'Ivan Drago contre Apollo Creed (« Tu vas perdre ! »), en réalité les choses ne se passèrent pas exactement comme dans *Rocky IV*. Alors que Golota menait largement aux points et qu'il n'avait plus qu'à enclencher la marche arrière et attendre que ça se passe, il se fera disqualifier pour coups bas après avoir été averti par l'arbitre à plusieurs reprises. La soirée se finira en bagarre générale, chacun se servant de son téléphone portable comme d'une batte de base-ball. La revanche aura lieu en décembre, le scénario et la décision seront les mêmes (même à jeun, le Polonais n'est pas fin), Golota recommencera, toujours de façon inexplicable, à viser essentiellement les testicules de ce pauvre « Gros Papa » plutôt que son menton (pas épargné pour autant).

Il aura, quelques mois plus tard, une chance de s'emparer de la ceinture WBC en affrontant Lennox Lewis, si ce n'est qu'il sera vaporisé par le Britannique dès la première reprise.

Ensuite, après une condamnation pour agression à main armée, Golota connaîtra des fortunes diverses en battant quelques types dont le métier est d'être battu (Elie Dixon, Jack Basting, Quinn Navarre) ou dont le métier, désormais, est d'être battu (Tim Witherspoon, Jesse Ferguson) avant de retrouver une chance face à Michael Grant que Lennox Lewis avait pulvérisé peu de temps auparavant. Golota l'enverra à terre deux fois dès le premier round mais, retombant dans ses travers, il sera pénalisé pour coups bas par l'arbitre dès le troisième round et finira par abandonner à la dixième reprise.

C'est alors que son chemin croisera celui de Mike Tyson... « Attention, Mesdames et Messieurs ! À ma droite, l'armoire à glace slave, le voïvode des steppes, l'ours polonais... Andrew Gooooo-la ! À ma gauche, le pitbull enragé, l'anthropophage, la terreur des ghettos... Mike Tyyyyy-son ! » Le public adore ce genre de *fiesta*, ça lui rappelle les combats de catch, il patauge dans le pop-corn en rigolant. On l'imagine à l'avance scander : « Dans les couilles ! Dans les couilles ! » (la bande à Golota) ; « Mords-le ! Mords-le ! » (le clan de Mike).

Lors de la conférence de presse, Iron Mike s'illustrera particulièrement. À la question très pertinente d'un journaliste lui demandant combien de temps durerait le combat, il répondra : « Aussi longtemps que ça prend pour tuer quelqu'un ! » Interrogé sur son traitement, il déclare : « J'en prends pour ne pas vous tuer... je tiens pas à prendre du Zoloft... j'suis accro à ça... ça bousille ma vie... je bande plus, Popaul est en rade ! » Ce à quoi le procureur Garrison qui l'avait fait condamner pour viol rétorquera : « Si la bite de Mike ne marche vraiment pas, il n'est vraiment pas en forme ! »

Nous en étions donc là, à nous demander si l'engin de Mike marchait ou ne marchait pas (*to bite or not to bite* en quelque sorte !) tandis que les journalistes spécialisés continuaient de s'interroger doctement sur l'issue d'un combat opposant deux cinglés bâtis comme des routiers balèzes et frappant comme des Macks. Le combat lui-même sera pitoyable, Golota suppliant ses hommes de coin d'arrêter les frais tout le long de chaque minute de repos. Fatigué de constater que tous voulaient le voir retourner au casse-pipe non sans lui introduire – de force – son protège-dents entre maxillaire et mandibule... « Y ni ni veut pas sa totoche, le gros bibou ! », il prendra lui-même l'initiative de hisser le drapeau blanc et retournera aux vestiaires sous une pluie de canettes de bière et de débris de provenances diverses, essentiellement alimentaires. On apprendra plus tard qu'il souffrait de contusions multiples, d'une pommette fracturée et d'un disque vertébral déplacé.

Après trois ans d'arrêt maladie, il remontera la pente petit à petit et regagnera graduellement l'estime du public, toujours en championnat du monde : IBF contre Chris Byrd (match nul), WBA contre John Ruiz (défaite aux points) avant de subir une nouvelle défaite éclair (53 secondes tout compris) face à Lamon Brewster, encore et toujours en championnat du monde (WBO).

Comme rien n'est jamais définitif, alors que le mastodonte russe traîne une réputation de dégonflé, il se montrera héroïque contre Mike Mollo (*sic*), remportant le combat avec un œil fermé.

Après un petit tour en Chine (défaite face à Ray Austin) et même en Pologne (défaite face à Tomasz Adamek) et quatre ans d'inactivité, il finira sa carrière à Gdansk contre un compatriote plus jeune et plus affamé qu'il ne l'avait jamais été, Przemyslaw Saleta.

Il est l'exemple parfait du colosse à qui la gloire semblait tendre les bras, mais dont le mental n'est pas à la hauteur des moyens physiques... que ce gros ours ait été affligé d'un léger bégaiement aurait dû alerter les plus avisés.

Golovkin (Gennadiy)

« Je suis très timide, mais un lion rugit au fond de moi. »

Ingrid Bergman

Il n'a l'air de rien, le type qui bronze sur la véranda, celui qui fait griller des saucisses au fond du jardin, celui qui rend service, qui prête sa tondeuse à gazon, il n'a même pas l'air très costaud et pourtant, une fois sur le ring, il n'y a plus de type sympa qui tienne, seulement un tueur à sang froid avec du plomb dans chaque main. « Dans la vie, je suis Gennadiy Golovkin, sur le ring, je suis GGG », Gennadiy Jekyll, c'est le type sympa, GGG Hyde, le tueur. « Je n'aime pas la boxe, je la comprends », et on comprend ce qu'il veut dire lorsqu'on le voit boxer : pas un mouvement de trop, une occupation millimétrée de l'espace, jamais en déséquilibre, des coups nets et précis, parfaitement détachés, GGG est toujours en position de frapper et quand il frappe, il fait très mal, de la droite, de la gauche, en haut, en bas.

Né au Kazakhstan, d'une mère coréenne et d'un père russe, deux frères plus âgés tués dans les rangs de l'armée russe, un frère jumeau. En amateur, il a acquis les fondamentaux (350 combats, 345 victoires), champion du monde, vice-champion olympique, en pro, il a fait le vide tout autour de lui et continue de le faire.

Tout le monde l'évite soigneusement (33 victoires avant la limite sur 37 victoires) et tout le monde a bien raison de le faire. Canelo Alvarez, après avoir attendu qu'il vieillisse un peu, le rencontrera deux fois à un an d'intervalle. Les deux super-stars feront match nul la première fois (tout le monde a vu le Kazakh l'emporter) et Canelo l'emportera la deuxième. À l'issue du combat GGG déclarera que, s'il ne conteste pas la victoire du Mexicain, il a eu l'impression de mieux boxer que lui. L'année suivante, comme il y a toujours moyen de s'arranger entre les différentes catégories et les différentes fédérations, il disputera deux autres combats (deux victoires), récupérant lors du dernier deux ceintures de champion du monde (IBF et IBO).

Ensuite, l'âge commencera à se faire sentir, il perdra le troisième combat contre Alvarez, s'il s'obstine, il y a des chances que tout le monde veuille le rencontrer, et que son palmarès s'en ressentent... le palmarès, c'est pas grave.

Gomez Acosta (Pedro)

Puncheur redoutable, champion de France amateur dans les années 70, un temps guérisseur aux environs de Saint-André-de-Cubzac (33240). Grande gueule sympathique. Carrière gâchée.

Gomis (Louis)

Très joli boxeur, pas très puissant, champion d'Europe poids coq. Invaincu. Carrière stoppée net par un problème oculaire. Entraîne Willy Blain (« Le Petit Leonard ») qui a les mêmes qualités et les mêmes défauts que lui.

Gonzalez (Jo)

Médaille d'argent aux Jeux Olympiques de Tokyo (défaite en finale face à un maître à boxer, Boris Lagutin, 3 médailles olympiques dont 2 en or, 252 combats, 241 victoires).

Puncheur redoutable, 39 victoires, toutes par K.-O., 11 défaites dont 6 avant la limite. Champion de France, Jo s'exporte mal, 3 défaites dont 2 par K.-O. en Italie et en Espagne, il échouera 2 fois en championnat d'Europe.

À sa retraite, il ouvrira en 1968 un restaurant à Narbonne où la côte de bœuf fait plus d'un kilo (38 euros). Chez Jo a été repris récemment par sa petite-fille et par Franck Tournaire, 110 kilos, pilier droit de l'équipe de France de rugby, vice-championne du monde en 1999.

Goodman (Dr Margaret)

D'ordinaire, les filles qui grimpent sur un ring sont munies d'appas conséquents dont elles ne sont pas avares, Margaret Goodman est la seule que l'on peut admirer, entre douze cordes, habillée d'un tailleur-pantalon noir Armani. Ce n'est pas bon signe, sa présence signifie qu'il fait mauvais temps, au moins pour l'un des protagonistes. Margaret Goodman, neurologue à Las Vegas, spécialiste des migraines dans le civil (8551 West Lake Mead Blvd 702 233 9722), est aussi médecin officiel de la Nevada State Athletic Commission et travaille en tant que tel dans toutes les réunions importantes de Las Vegas. C'est donc elle qui décide si le combat peut continuer, qui intervient si un accident survient, qui examine en urgence le boxeur venant de subir un K.-O.

Elle avait une chronique régulière dans *The Ring*, « The Fight Doctor », qui a été supprimée en 2012 lorsqu'elle a fait état des contrôles positifs aux stéroïdes-anabolisants de certains membres de l'écurie de « Golden Boy » (propriétaire de *The Ring*). Elle est l'auteur de *Death in Vegas* (Win by KO Publications, 2014), soi-disant « un peu *Million Dollar Baby*, un peu *Rocky* avec un zeste d'*Erin Brokovich* », en réalité, les clichés y pleuvent comme sur un ring à Las Vegas... ce qui donne un peu *Il est minuit Docteur Schweitzer*, un peu *Afin que nul ne meure* avec un zeste de *Réparer les vivants*.

Goodwin (Mickey)

Il a été le premier boxeur « sorti » par Emanuel Steward, ex æquo avec Thomas Hearns, la première vedette du Kronk, c'est lui et il était... blanc !

À l'époque où il s'y entraînait, le Kronk se trouvait dans un quartier que les Blancs ne fréquentaient pas, la présence de Mickey était considérée comme une anomalie, les mauvaises langues disaient qu'il servait à la fois d'appât et d'alibi au Kronk et à Steward. Ce dernier, pour sa part, s'en souvient comme du meilleur puncheur avec lequel il ait jamais travaillé.

Goodwin et Hearns ont été six fois au même programme, à cette époque, Goodwin était en haut de l'affiche... cinq victoires par K.-O. contre des types faits pour être battus, et puis Tommy lui passera devant. Goodwin s'entraînait avec des types qui deviendront tous champions du monde, mais il n'aura jamais sa chance à ce niveau. Il aurait dû rencontrer Marvin Hagler en 82 à San Remo, mais il se cassera la main quelques semaines avant le combat, il sera remplacé par William « Caveman » Lee* qui tiendra soixante-sept secondes face à Marvelous.

Si son principal avantage était sa couleur, son principal adversaire était sa tendance à prendre du poids. Limité par sa taille (1 mètre 73) en mi-lourd, pas très difficile à toucher, il arrêtera les frais une première fois en 1985, définitivement en 1994 avec un seul titre à son actif : champion du Michigan.

Sa passion était de s'occuper de jeunes boxeurs amateurs au River Rouge Boxing Club.

Lorsque son corps sera retrouvé dans la maison de Melvindale où il vivait avec ses parents, la police pensera tout de suite à un crime, en réalité Goodwin, victime d'un AVC, avait dévalé les escaliers alors qu'il venait de prendre une douche.

* « "Cave" est le seul Noir que je connaisse qui aime le rock et qui sait nager ! »

Gorgeous George



« Je sais pas si j'étais fait pour la télé ou si la télé était faite pour moi. »

George Wagner

Lorsque, dans les années 60, Claude Darget commentait le catch à la télévision, souvent associé à Roger Couderc, c'était l'époque des vengeurs masqués (L'Ange blanc, le Bourreau de Béthune), de Roger Delaporte, un terrible traître à bacchantes, propriétaire de l'Élysée-Montmartre, et celle de Jack de Lasartesse souvent associé à Robert « Bobby » Duranton (et son fidèle valet Firmin). J'adorais le couple de sournois louches formé par le Marquis de Lasartesse et Bobby Duranton (flanqué de son fidèle valet Firmin), ce que je ne savais pas c'est qu'ils étaient le décalque d'un seul et unique lutteur américain, « Gorgeous » George.

[George « Gorgeous » Walter](#) a été l'un des pionniers du sport-spectacle, une icône pop avant que la culture pop ne soit inventée, au temps de sa gloire il gagnait davantage que Joe Di Maggio du temps de la sienne. Il a renversé les valeurs positives à la John Wayne, il a été le premier héros à prendre le contrepied de la virilité conventionnelle avec ses boucles peroxydées, ses peignoirs pastel, ses cols en dentelle, ses doublures en hermine... la Cage aux folles ! la grande Zaza ! John Waters s'est fait décolorer après l'avoir vu, James Brown lui a piqué les capes, Liberace les chandeliers et Little Richard le reste ; il a encouragé Bob Dylan à devenir lui-même, influencé David Bowie, Boy George et... le jeune Clay à qui il conseillera de continuer ses provocations : « Ils paieront tous pour te voir te faire massacrer ! Continue de l'ouvrir ! » Clay ne se gênera pas, ni tous les boxeurs qui ont compris que l'image était tout.

*He has an armful of muscles and a head full of curls
He wrestles with the fellows and he thrills all the girls
A two-ton truck with a velvet sheen
Gorgeous George is the man I mean*

Goût

Aussi curieux que cela puisse paraître, le goût n'est pas une notion étrangère à la boxe et à ses amateurs, il permet aux uns et aux autres de se reconnaître, de sympathiser tout de suite ou de se détester aussitôt. Il y a ceux qui préfèrent les puncheurs, ceux qui ne jurent que par les battants,

ceux qui aiment le borderline, le pas commun, le légèrement déviant, l'intrigant, l'original (Emanuel Augustus ?), ceux qui croient que Ray Sugar Leonard a gagné et ceux qui savent que Marvin Hagler n'a pas perdu... ainsi de suite ! Si le style des boxeurs fait les combats, il définit aussi, de manière assez précise, les notions esthétiques de ceux qui les soutiennent. Il y a ceux qui privilégient l'efficacité, les fanatiques du « beau geste », les techniques et les romantiques, les *toristas* et les *toreristas*, les classiques et les baroques. Avec l'âge, le goût évolue, il s'affine, on écoute ce qui fait moins de bruit, alors même que l'on devient sourd, on sort de la tétanie où nous avaient plongés des textes tonitruants et l'on se retrouve à aimer des boxeurs que l'on négligeait auparavant, et ne pas craindre de saluer la classe sans renier les vertus.

Le plus sage néanmoins est de n'en jamais parler.

Graham (Billy)

Figure dans toute bonne anthologie de la boxe pour deux raisons : en amateur, il serait le seul vainqueur* de Ray Sugar Robinson, chez les professionnels, il n'a jamais mis un genou à terre en 126 combats. Il perdra contre Kid Gavilan les deux seuls championnats du monde auxquels il aura droit.

* Il y en aurait d'autres...

Grant (Michael)

Si l'on veut savoir ce que vaut un boxeur, plutôt que d'observer son jeu de jambes, il vaut mieux se renseigner sur qui est son manager. Le manager de Michael Grant s'appelle Bill Cayton, il est l'un de ceux qui ont créé de toutes pièces Mike Tyson. Lorsqu'il s'est rendu compte que ce dernier était totalement ingérable, il a préféré placer ses billes dans une start-up d'avenir : Michael Grant. La boxe c'est du business et les boxeurs une marchandise dont on dispose. Même si le système d'exploitation n'est plus le même que dans les années 50, que l'on est passé du noir et blanc au Cinémascope puis à la 3D, il demeure inchangé dans le fond, comme le capitalisme, dont il est l'une des émanations, devant s'adapter aux réalités nouvelles pour maintenir sa domination sur le monde.

Avec Michael Grant, on ne risque pas d'être déçu du voyage... Y a du matos ! L'enfant mesure 2 mètres, pèse environ 120 kilos, est doté d'une envergure phénoménale de plus de 2 mètres 20 ; rien qu'à le voir ses adversaires sont pris d'une irrépressible envie de retourner à l'ANPE où on les a dénichés. S'il avait remporté son combat contre Lennox Lewis (qui n'est pourtant pas nain), il serait devenu le plus grand (par la taille) champion du monde de l'histoire des poids lourds, juste devant Primo Carnera de sinistre mémoire. Et c'est bien là où le bât blesse, les détracteurs de Primo Grant ne manquent pas d'arguments pour ne voir en Michael Carnera qu'un phénomène de foire fabriqué pour la circonstance par un entourage pas très regardant sur le résultat.

Athlète naturel, doué pour tout : football américain, basket-ball, base-ball, le jeune homme n'est monté pour la première fois sur un ring qu'à l'âge de vingt ans. Sa carrière amateur est inexistante, elle se serait limitée à onze combats pour les partisans du verre vide et à une vingtaine pour ceux du verre plein. Ses insuffisances techniques sont criantes : il tombe sur sa droite, il est ouvert sur sa gauche, il manque de vitesse, de punch et de jus. Son palmarès est fabriqué de toutes pièces et il n'a aligné de victoires probantes que face à quelques cloches fondues pour l'occasion (Ross Puritty, Ray Anis, Louis Monaco), les quelques boxeurs un peu connus qu'il a rencontrés (Al Cole, David Izon, Lou Savarese) étaient plus difficiles à rater qu'à toucher.

En résumé, c'est un Diesel qui aurait tendance à s'endormir avant d'endormir le public.

À l'inverse, les partisans du colosse de Chicago font remarquer qu'en amateur Michael Grant a gagné les Golden Gloves ; qu'il est entraîné par ce qui se fait de mieux dans le genre : Don

Turner et Tommy Brooks qui le polissent comme un diamant depuis plusieurs années et que, s'il n'est pas un puncheur pur et dur, ses adversaires n'atteignent pas pour autant la limite ; que, paradoxalement, il boxe très bien « à l'intérieur » ; qu'il a montré lors de combats difficiles qu'il pouvait prendre un coup sans sourciller ; qu'il ne perdait jamais son sang-froid et que son gabarit avait toujours posé des problèmes insolubles à ses adversaires.

Croisement de Joe Louis et de Mike Tyson, Michael Grant a un potentiel invraisemblable.

Pour faire le tour de la question, il n'est pas inutile de rajouter au panorama que Michael Grant est le prototype du bon garçon : issu d'une famille ouvrière de Chicago, il s'est sagement tenu à l'écart des gangs de son quartier (les Vice Lords et les Disciples) ; il est chrétien ; il chante et il joue du piano et, surtout, il est américain et, même si l'on considère dans le milieu que Lennox Lewis est le premier poids lourd britannique (il est jamaïcain) « vertical », toutes les parties concernées auraient vu d'un très bon œil la victoire du jeune prodige yankee.

Lennox Lewis ne souscrivait pas vraiment à ce genre d'analyses, à l'époque le Jamaïcain vertical était, lui aussi, un très bel athlète possédant les mêmes armes que Grant, dont un direct du gauche comme un épéu, mais en prime il frappait davantage que tous ceux que Michael avait rencontrés, sans compter qu'il pouvait se prévaloir d'une expérience qui manquait à Grant.

Sur le papier ou même sportivement le résultat du choc entre les deux phénomènes était incertain, mais il y avait, dans ce combat, tant d'inconnues n'appartenant pas au domaine du sport mais plutôt à celui de l'industrie (Grant était sous contrat avec HBO, la chaîne à péage qui faisait sauter le compteur dans les années Tyson alors que Lennox Lewis faisait régulièrement chuter les indices d'écoute par le seul fait d'apparaître) que l'on n'aurait, réellement, pu déterminer, en cas de victoire du jeune prodige, qui aurait été le vrai vainqueur : Michael Cayton ou Bill Grant.

Les boxeurs sont seuls dans la lumière, mais ce sont les hommes de l'ombre qui décident de leur sort et quelquefois les erreurs qu'ils commettent.

Le sort de Michael Grant s'est joué en pleine lumière au Madison Square Garden, le combat a duré deux rounds (quatre *knock-down* à la clé), le temps que les hommes de l'ombre se rendent compte qu'ils avaient déconné, que Grant n'était pas prêt pour rencontrer Lennox Lewis qui était *déjà* le meilleur poids lourd de la décennie. Trois ans plus tard, c'était jouable, ce soir-là, ce ne l'était pas. Avant l'heure, c'est pas l'heure... en cinq minutes, pas davantage, le pur-sang s'est métamorphosé en mulet de réforme.

Après l'heure, c'est pas l'heure, Michael Grant se traînera sur les rings dix ans encore, gagnant sans péril, triomphant sans gloire et perdant ses trois derniers combats avant la limite.

Grant (Richard)

Tout allait bien pour lui ce soir-là, et pourtant...

Une soirée de gala destinée à lever des fonds pour les sauveteurs du 11 septembre au Roseland Ballroom de New York au cours de laquelle « The Alien » rencontrait James Butler dit « Le Marteau de Harlem », un type qui venait de disputer un championnat du monde contre Sven Ottke, et de le perdre aux points.

Tout allait bien.

Grant a été déclaré vainqueur à l'issue des dix rounds ; quatre ans auparavant, il avait déjà battu Butler, un type dangereux jusqu'au bout avec un bien meilleur palmarès que le sien.

Tout allait bien.

Ensuite ?

Ensuite, vous savez ce que c'est : l'habituel bordel à la fin d'un combat, le ring envahi, les photographes, les cameramen, la bousculade, vous savez pas ce que vous avez foutu de votre protège-dents, le peignoir de traviole, on vous sort les gants, tout le monde veut vous toucher. Butler s'est approché de Grant pour l'accolade habituelle... « Good fight ! », mais au lieu de le prendre dans ses bras et de le féliciter, il lui a collé un splendide crochet du droit... « The Alien »

s'est écroulé... mâchoire décrochée, il faudra lui poser vingt-six agrafes pour lui raccommoder la langue.

Quatre mois de taule pour Butler.

Une fin de carrière pas terrible pour Grant.

Gros succès sur [YouTube](#).

Graziano (Rocky)

« Avant Hank Williams, mon idole, c'était Rocky Graziano »

Kris Kristofferson

Il s'appelait Rocco Barbella, toutes les conneries que l'on peut faire lorsque l'on est né à Brooklyn d'un père alcoolique et d'une mère à moitié folle et que l'on a grandi dans le Lower East Side, il les a faites : « J'ai arrêté l'école au cours élémentaire à cause de la tuberculose, pas parce que je l'avais, parce que je pouvais l'attraper ! » Tout ce qui pouvait se voler et qui commençait par « un » (un sachet de bonbons, un vélo, un portefeuille, un camion), il l'a volé jusqu'à ce qu'il lui faille choisir : l'Armée ou la prison. Il choisira l'Armée, mais cela ne lui conviendra pas davantage que la prison ne lui aurait convenu. Après avoir enregistré une première victoire avant la limite sur un officier qui ne professait pas la même *weltanschauung* que lui, Rocco claque la porte de la caserne.

De retour à New York, il ne peut évidemment pas boxer sous son véritable patronyme, qu'à cela ne tienne, il emprunte l'acte de naissance d'un dénommé Rocco Graziano, ce qui se révélera être une mauvaise idée, le Graziano en question ayant un casier judiciaire plus épais que celui de Barbella (il passera d'ailleurs trente ans derrière les barreaux). Barbella-Graziano gagne huit combats en moins de deux mois avec un brio suffisant pour se faire remarquer, et que des gens en uniforme avec un brassard marqué MP autour du bras lui demandent de réintégrer la caserne. Le temps que l'Armée s'aperçoive qu'elle peut gagner la Deuxième Guerre mondiale sans lui, Rocco Barbella moisit dix mois aux arrêts. Une fois libéré de ses « obligations militaires », Rocky Graziano peut revenir à ses premières amours : la castagne. 18 combats en 1943 (15 victoires), 20 en 1944 (15 victoires). Dans le Lower East Side, Rocky n'a pas appris à boxer, mais du côté de l'Avenue A, il a appris à se battre (« Dans la rue, j'aurais collé une trempe à Joe Louis ») et comme il a une droite à décapiter un buffle, il a vite fait de grimper en haut de l'affiche. Même s'il est souvent dominé en boxe pure (en quoi ?), Graziano ne renonce jamais ; même s'il va souvent au tapis, il se relève toujours ; Rocky n'a jamais perdu, il finit toujours par placer sa droite à un moment ou à un autre et son adversaire termine au pays des songes, étendu pour bien davantage que le compte.

Après avoir perdu deux fois contre Harold Green, Graziano gagne leur troisième rencontre par K.-O. Green, compté dix sur un coup qu'il estime litigieux, se relève et veut continuer le combat sans l'arbitre. Bagarre générale. Un an de suspension pour Green. Outrageusement dominé deux fois par Freddie « Red » Cochrane, Graziano gagne deux fois par K.-O. à la dernière reprise.

Il est temps pour lui de disputer le championnat du monde.

Il est temps pour celui qui est déjà un « million dollar baby » de rentrer dans la légende.

La légende, c'est les trois combats disputés contre Tony Zale. « L'homme d'acier » adore les boxeurs qui « viennent », avec Graziano, il est servi, le challenger ne sait pas s'en aller.

1946 : au premier round, Rocky visite le tapis une première fois, au deuxième, c'est le tour de Zale, au cinquième, le champion a du mal à retrouver son coin, mais au sixième, il enfonce sa droite jusqu'au coude dans l'estomac de Rocky qui a du mal à la digérer. Crochet du gauche en suivant, la messe est dite, le champion conserve son titre.

1947 : deuxième épisode, Graziano annonce la couleur : « Je vais tuer ce fils de pute ! Je vais tuer ce salopard ! » Trois minutes plus tard, le fils de pute à l'œil gauche fermé, à la fin du quatrième, son œil droit prend le même chemin, ses hommes de coin ouvrent l'hématome avec une pièce d'un dollar, au sixième, l'arbitre sauve ce salopard du massacre. Mission accomplie.

1948 : Rocky ne se souvient pas de la « [belle](#) », il l'a perdue par K.-O. au troisième round.

Vingt et un combats plus tard (20 victoires, 1 nul), il retrouve une chance mondiale face à Ray Sugar Robinson qu'il descend d'une droite à la godille à la troisième reprise, Robinson se relève comme un ressort (« Moi, à terre ? comment ça ! »), une minute plus tard, Graziano ne se relève pas. Un dernier combat perdu aux points contre Chuck Davey et Rocky Graziano arrête les frais.

L'adaptation de son autobiographie, *Marqué par la baine*, sera tournée par Robert Wise en 1956. S'il n'avait pas fait un looping en Porsche, c'est James Dean qui aurait joué le rôle de Rocky *Barbella**, il sera remplacé par Paul Newman avec Pier Angeli et Sal Mineo comme partenaires ; si l'on est attentif, on peut apercevoir Steve McQueen dans un recoin de la pellicule. Le film obtiendra l'Oscar de la meilleure photographie.

Rocky Graziano se tirera très bien de l'arrêt de sa carrière, marié depuis toujours avec Norma Levine (« Nous sommes mariés depuis longtemps parce que je frappe plus fort que lui »), copain comme cochon avec Ronald Reagan, il sera animateur pour noces, banquets et *bar-mitsva*, acteur dans des chefs-d'œuvre oubliés comme *Country Music Holiday* avec Zsa Zsa Gabor, June Carter et les Jordanaïes, conférencier pour délinquants juvéniles (« Si vous vous faites avoir, tout ce dont vous avez besoin, c'est d'un alibi et d'un bon avocat ») ; il ouvrira une pizzeria à Kips Bay, tournera des publicités pour la liqueur de Dakin ou « Tensolator » (« Plus fort en deux minutes grâce à Tensolator »), enregistrera un disque, *Maharishi Yogurt*, et fera même une carrière de peintre (ses copies de Picasso épataient W.C. Heinz).

Mort d'une crise cardiaque à 71 ans.

* Qui fait tout de même penser à Rocky *Balboa* un brin.

Greb (Harry)



« Il est à la boxe ce que Dostoïevski est à la littérature »
Ernest Hemingway

Il était surnommé « Le Moulin à vent de Pittsburgh », son style a été décrit comme « l'art du meurtre autorisé », pourtant tous les historiens du noble art font remarquer son absence de punch compensée par une activité fébrile, le croisement entre un essaim d'abeilles et un chat sauvage acculé, et le recours aux pratiques les plus délictueuses, sans compter une résistance hors du commun, Mickey Walker dira de lui qu'on n'aurait pas pu le tuer, même avec une hache. Harry Greb est le prototype du champion « d'avant », l'époque où les enfants travaillaient à l'usine et où les boxeurs pouvaient disputer un combat par semaine (Greb disputera 44 combats en 1917).

Trois cents combats moins un, davantage que Jim Corbett, Jim Jeffries, Gene Tunney, Joe Louis, Rocky Marciano et Muhammad Ali réunis. Borgne pendant la plus grande partie de sa carrière, il lui avait suffi d'apprendre par cœur

M R T V F U E N O X C Z D

la charte des ophtalmologistes et de ne rien dire à sa femme pour continuer d'exercer ; bras gauche cassé face à Kid Graves en 1915 ; vainqueur de Zulu Kid le 6 février 1920 à Kalamazoo avec le bras droit cassé ; vainqueur, trois semaines plus tard, de Bob Roper qui montait sur le ring un serpent autour du cou ; vainqueur de Mickey Walker avec combat-revanche au bar (Greb avait la dalle en pente et Walker aurait pu s'appeler Johnny) ; seul et unique vainqueur de Gene Tunney qui descendra du ring défiguré ; mort à 32 ans après une opération de chirurgie « esthétique* ».

Un type « d'avant », l'un de ceux dont on ne comprend pas qu'ils aient pu exister.

* Harry était coquet, il se talquait soigneusement le visage et il avait toujours un peigne et un miroir dans la poche, il n'avait rien contre le fait de se faire casser la gueule, mais ne supportait pas d'être dépeigné.

Green (Charley)

On ne sait même pas quand il est né, peut-être en 1939, peut-être en 1942 ou bien en 1948 ; il est sûr qu'il est mort le 28 novembre 2014, c'est-à-dire à 75 ans ou alors à 72 ans, à moins que ce ne soit à 66 ans.

Entre les deux, une vie de merde !

200 combats amateur, 2 défaites, il s'engage dans les Marines, réformé en 1958 (il semblerait donc qu'il soit, effectivement, né en 1939) après avoir été diagnostiqué épileptique. Il passe pro en 1966, on l'appelle « Le Diable », il frappe comme une mule. Quelques succès, quelques déboires. Coke. Videur dans une boîte de Greenwich Village. Coke. *Sparring-partner* de Jean-Pierre Coopman devant lequel il se couche à Gand. Coke. Il menace de se suicider en se jetant du 15^e étage d'un immeuble de Manhattan. Coke. Accusé d'un triple meurtre, il est condamné à passer le restant de ses jours à Shawangunk (New York) en compagnie de David Berkowitz, « Le Fils de Sam ».

Cancer.

Green (Joseph)

« Lorsque l'on a séjourné quelque temps dans un pénitencier sérieux, on apprend qu'il y a Noir et Noir, et qu'il en existe quelques-uns avec lesquels il faut pas déconner, Joseph Green n'appartenait pas au-dessus du panier,

mais il correspondait parfaitement à la seconde catégorie :
ceux avec lesquels mieux valait ne pas déconner trop souvent. »

Tim Madden

D'après sa mère, Joseph Green n'était pas son fils, elle a toujours prétendu qu'il y avait eu substitution à l'hôpital. Elle le battait tous les jours. Une fois grand, son tour est venu de battre tous ceux qu'il rencontrait. Remarqué aux Golden Gloves, on parlait de lui pour représenter les États-Unis aux Jeux panaméricains, mais, auparavant, il a eu la mauvaise idée de se rendre en Georgie à la recherche de son père (il n'y parvint jamais).

Joseph « Bolo » Green s'est pointé ivre-mort dans un bar réservé aux Blancs. On refusa de le servir. Deux gardes nationaux se sont pointés et lui ont demandé de sortir.

– Servez-moi où je vous pisse dessus, a dit Bolo au barman.

Un des gardes l'a frappé si fort avec sa matraque que Joseph Green a perdu les Jeux panaméricains dans ce bar de Georgie, mais il ne le savait pas encore. Il a seulement ressenti la satisfaction de ne pas être sonné alors qu'il saignait comme une bête. Comme il était en possession de tous ses moyens, il a entrepris de démonter les deux flics et il a fallu toute la population du bar pour en venir à bout.

On l'a collé en taule.

Fracture du crâne.

Fini la boxe !

Green (Mitchell)

Il a [boxé](#) Tyson deux fois, une fois sur le ring, une autre fois dans la rue, il a perdu deux fois. La première fois aux points au Madison Square Garden non sans avoir craché son bridge sur les genoux de Phil Berger, la deuxième fois en face de Dappers Dan, une boutique de vêtements pour rappeurs et maquereaux, il s'en tirera cette fois avec un œil au beurre noir et le nez doublé de volume. Ce qui ne l'empêchera pas de continuer de traiter Tyson (main droite fracturée) de « tapette infoutue de se battre ».

À la pesée du premier combat, soutenu par sa maman, il fera un scandale, réclamant à cor et à cri une rallonge à sa bourse (il touchait 30 000 dollars et Tyson, 200 000), menaçant de ne pas monter sur le ring et traitant Don King de « marchand d'esclaves », il n'obtiendra rien du tout sauf la rupture du contrat qui le liait au Don. Après la bagarre sur un trottoir de Harlem, il réclamera 25 millions de dollars, il en touchera 45 000 pour le dédommager de la « douleur provoquée par les coups ».

Mitch « Blood » Green avait commencé sa carrière dans les « Black Spades », un gang du Bronx, il mesurait presque deux mètres ; il était paranoïaque, hystérique, dangereux et complètement cinglé. Il est vrai que les choses, pour lui, étaient parties en fanfare, son père avait été tué dans un règlement de comptes au cours duquel le type qui l'avait abattu avait été lui-même tué ; ils seront pleurés par leurs deux familles dans la même église avant d'être enterrés ensemble. Avant ses confrontations avec « Iron » Mike, « Blood » Green avait été arrêté une cinquantaine de fois pour différents motifs allant de la conduite en état d'ivresse à l'agression à main armée.

Six ans après son combat contre Tyson, Charles Farrell qui débute dans la profession décide de s'occuper de son *come-back*. « Blood », pour fêter la signature du contrat, grimpe sur la table du *deli* où ont eu lieu les négociations, enlève sa chemise et embrasse ses biceps, Farrell se dit que ça semble bien parti. Léger contre-ordre, Mitch se fait tirer dessus lors d'une altercation sans grande importance (une querelle de voisinage ayant mal tourné), le chirurgien lui oublie une balle logée derrière le genou et il manque perdre sa jambe.

Six mois de rééducation aux frais de Farrell, à Boston, chez Farrell ! Green en profite pour le taper régulièrement ; entretenir deux copines ; terroriser le voisinage ; semer la panique dans le

quartier, perdre le fric que Farrell lui refile en jouant au bingo avec sa mère à Atlantic City dans le but avéré de faire sauter la banque, tout cela sans cesser de se plaindre et de pleurnicher.

Un investissement de 80 000 dollars...

Le *come-back* (le premier) de Mitch Green aura bien lieu le 26 février 1993 à Woodbridge (Virginie), Charles Farrell a soigneusement choisi son adversaire. Bruce Johnson pèse 15 kilos de moins que Green, sur 31 combats, il compte 22 défaites, un mois auparavant il a pris un K.-O. face à un débutant, auparavant (il faut battre le steak pour l'attendrir) il avait été mis K.-O. par Oliver McCall, un Lennox Lewis débutant et même par Anacleto Wamba... du tout cuit ! De quoi vérifier, en tous les cas, l'opinion de Farrell sur les combats arrangés... « J'arrange les combats de mes boxeurs parce que c'est la meilleure chose qui puisse leur arriver ! » Dans les vestiaires, Bruce Johnson demande une rallonge de 500 dollars à Farrell... Green lui fout les jetons ! Sur le ring, Mitch Green refusera de donner un seul coup malgré les encouragements de Farrell et des frères Petronelli appelés à la rescousse. L'arbitre finira par arrêter les frais au 3^e round.

Pour Farrell : un an de perdu et 80 000 dollars foutus en l'air !

Green hantera encore les rings 11 années durant ; il disputera 7 combats, 3 victoires à la clé dont une contre Danny Woford (1 mètre 70 et 94 défaites) pour un titre à la mords-moi-le-nœud, celui du *World Boxing Syndicate* (*sic*).

Depuis, plus de nouvelles !

Griffith (Emile)



Tout le monde savait, mais personne ne disait rien, Emile Griffith aimait les hommes. Il ne s'en cachait pas, il fréquentait ouvertement les clubs gays, il aurait aimé être modiste, il s'était fait surprendre à plusieurs reprises en train de rouler des pelles à des types dans les vestiaires, il avait des neveux bizarres avec qui il faisait la fête, une voix haut perchée, des manières délicates. Griffith a bénéficié tout au long de sa carrière de l'étrange bienveillance qui peut, parfois, régner dans un milieu profondément homophobe... « Il fait ce qu'il veut ! » « Ça nous regarde pas ! »... la tolérance commence dans l'indifférence. Tous les antisémites ont un bon juif, tous les homophobes

connaissent un pédé sympa... « Lui, c'est pas pareil ! »... À son époque (il est né le 3 février 1938 à Saint-Thomas dans les Iles Vierges), l'homosexualité est un délit susceptible d'emprisonnement dans tous les états de l'Union (sauf en Illinois !), jusqu'en 1973, l'American Psychiatric Association considérera l'homosexualité comme un désordre psychique mais, en même temps, dans les grands centres urbains, la communauté homosexuelle est une organisation parallèle avec sa propre culture et ses propres défenses (pas toujours très efficaces). Emile Griffith en fait partie. Point. Sa seule singularité, c'est d'être boxeur et non pas modiste. Évidemment, Griffith ne se vante pas de ses mœurs, il fait même des efforts pour sembler *straight*, pour égarer les soupçons, il ira jusqu'à se marier avec Mercedes « Sadie » Donastorg au Concord Hotel dans les Catskills, avec Joe Frazier comme témoin. Comme Emile aime la confusion des genres et ne voit pas où est le mal, le jeune homme blanc et blond qui arbore une tenue de page moyenâgeux gris pâle et blanc que l'on peut prendre pour un « garçon d'honneur », c'est son copain, Williamson Henderson, Emile a même insisté pour inviter la mère d'Henderson. Griffith adoptera Christine, la fille de Sadie, mais le mariage fera long feu (la situation est complexe), le couple divorcera deux ans plus tard. Pour faire taire les rumeurs insistantes, le champion se fera complaisamment photographe avec une autre copine, Esther Taylor... un boxeur pédé, on n'a jamais vu ça ! Un pédé noir, une folle nègre, n'en parlons pas, c'est trop ! Trop dur à vivre aussi sans doute malgré la vraie gaité affichée par Griffith jusqu'au lendemain de son troisième combat avec le Cubain Benny « Kid » Paret, le 24 mars 1962 au Madison Square Garden.

Les deux hommes se sont déjà rencontrés deux fois, Emile a gagné le premier combat par K.-O., le Kid le deuxième aux points, la troisième rencontre est donc décisive. Lors de la pesée, Paret joue à la folle comme un hétéro avec un cœur tatoué sur le biceps gauche peut jouer à la folle, gesticule de manière obscène, se tripote les animelles, touche les fesses de Griffith, menace de l'enculer lui et son « mari » et le traite de *maricón* (*miratecho*, *sarasa*, *mariquita*). Gil Clancy, l'entraîneur de Griffith, calme son boxeur, « Gardes-en pour ce soir ! » Ce n'est pas la première fois qu'un boxeur met en doute la virilité d'un autre, ce ne sera pas la dernière, c'est la même rengaine aux quatre coins du monde ! La seule différence, c'est que Griffith est vraiment homo et qu'il n'a pas envie de l'entendre, il niera longtemps son orientation, souvent contre toute vraisemblance, préférant jusqu'au bout s'affirmer « bi ». Lors d'une interview avec *Sports Illustrated*, il affirmera même préférer les femmes alors qu'il hante les boîtes gays, qu'il vit avec Luis Rodrigo, son soi-disant fils adoptif, en fait son compagnon de longue date et qui s'occupera de lui jusqu'à sa mort.

Trois mois auparavant, Benny Paret a disputé un combat très dur contre Gene Fullmer, contre Griffith, il va en disputer un autre... le combat de trop. Au sixième, le Cubain expédie Griffith à terre, mais au douzième, l'Américain coince Paret dans un coin et le bombarde de coups... dix-huit en six secondes ! sans que Paret en évite un seul. Norman Mailer dit qu'il n'a jamais vu une série aussi violente de toute sa vie, que les coups d'Emile Griffith faisaient le même bruit qu'une batte de base-ball s'écrasant sur une pastèque. L'arbitre, Ruby Goldstein, est dépassé, lorsqu'il sépare les deux boxeurs, c'est déjà trop tard, Paret est accroché aux cordes... presque mort, sa tête pend et fait un angle bizarre avec sa ligne d'épaules, une descente de croix grotesque. Il décédera à l'hôpital dix jours plus tard sans que Griffith soit autorisé à le voir. La mort de Paret aura des répercussions d'importance, l'éternel débat entre défenseurs de la boxe et partisans de son abolition repartira pour un tour avant de s'enliser dans l'usage, mais des millions de foyers auront vu pour la première fois en direct à une heure de grande écoute un type en tuer un autre, c'est une distraction que l'on ne s'attend pas à voir sponsorisée par Gillette ou par Pabst Blue Ribbon. ABC n'autorisera pas la diffusion des images du combat et la boxe sera bannie de la télévision une dizaine d'années durant.

Le débat sur le combat lui-même dure encore.

En fait, après avoir été tue pendant plusieurs dizaines d'années, l'insulte proférée par Benny « Kid » Paret, *maricón*, est devenue la raison de la « férocité » de Griffith et porte tout entière la responsabilité de la mort du jeune Cubain. Rien ne permet de l'affirmer, ce n'est que l'un des éléments à considérer comme le combat contre Gene Fullmer, la passivité de Ruby Goldstein... et

puis la boxe elle-même, peut-être ! Évidemment, Emile Griffith sera marqué par la mort du jeune Cubain, tous les boxeurs à qui il est arrivé ce genre de choses n'en sont pas sortis indemnes, lorsqu'il affirme qu'il n'a plus jamais été le même boxeur, on le croit. En revanche, quand il affirme que désormais, il a retenu ses coups pour épargner ses adversaires et ne jamais plus leur infliger ce qu'il avait infligé à Benny « Kid » Paret, il se laisse aller à répéter ce que l'on veut lui entendre dire. Il s'attribue une attitude contredite par les faits : Emile Griffith n'est pas devenu modiste, il a continué à boxer. Trois mois après la nuit tragique de New York, il affrontait Ralph Dupas à Las Vegas, six mois plus tard, il était de retour sur le ring du Madison Square Garden où il battait Don Fullmer, le frère de Gene. En décembre de la même année, il devenait champion du monde WBA et WBC poids welter en battant Jorge Fernandez... par K.-O. Emile Griffith a gagné exactement le même nombre de combats par K.-O. après son combat contre Benny Paret qu'il en avait gagné avant de le rencontrer.

Ironie de l'histoire : Paret avait la réputation d'être un vrai encaisseur et Griffith n'était pas connu pour sa frappe.

Emile Griffith avait l'un des plus beaux physiques que l'on ait pu admirer sur un ring et dans les douches, il a certainement été l'un des meilleurs poids welters de tous les temps ; monté chez les poids moyens, il a remporté les titres WBA et WBC en battant Dick Tiger, il défendra victorieusement sa couronne contre Joey Archer et Nino Benvenuti avant de la perdre contre le boxeur italien. Après trente ans, s'il a conservé son physique exceptionnel et son exceptionnelle technique, les choses sont devenues compliquées, il a perdu son titre des welters contre José Napoles, ensuite il a rencontré des grands (Carlos Monzon, Benny Briscoe) à qui il a donné du fil à retordre, des jeunes en plein boum (Vito Antuofermo, Tony Licata, Tony Mundine) contre lesquels il a fait ce qu'il a pu et à qui il a donné, lorsqu'il était bien disposé, quelques bonnes leçons. Vers la fin, il a monnayé son nom à droite à gauche, souvent en France, se moquant bien d'être déclaré vainqueur ou vaincu contre Nessim Max Cohen, Jean-Claude Bouttier, Jacques Kechichian, Loucif Hamani ou Joël Bonnetaz, avec quelquefois des éclairs de génie qui auraient pu lui faire récupérer une couronne mondiale, celle des super-welters : le 18 septembre 1976 (il avait trente-huit ans), à Charlottensburg, il n'y aura que les juges pour le voir battu par Eckhard Dagge, le tenant du titre, dix ans plus jeune que lui.

Une nuit de juillet 1992, Emile Griffith se fera tabasser à la sortie du Hombre, un bar gay, derrière le Terminal du Port de New York. Il aura de la chance d'en réchapper, mais il n'en sortira pas indemne, les blessures mettront sept mois à se refermer.

Vers la fin de sa vie, Emile Griffith deviendra une figure emblématique de la communauté gay, plus ou moins de son plein gré d'ailleurs. Lorsqu'il sera élu Vice Président de la « Stonewall Veterans Association », il demandera à son compagnon : « Pourquoi ils disent que je suis gay ? » Ce n'était pas le seul effet de la confusion mentale dans laquelle il sombrera les dernières années de sa vie, c'était la volonté d'échapper aussi bien à « *maricón* » qu'à porte-drapeau.

Emile Griffith ne voulait pas être assigné à une place, à un genre ou à un rôle, il voulait être normal.

Gross (Reggie)

Tout avait bien commencé pour Reggie Gross, 14 combats, 14 victoires dont une sur Charles « Prince » Williams (futur champion du monde lourd-léger) et puis après les choses se sont gâtées : première défaite par K.-O. face à Anthony Witherspoon (le frère de Tim) ; un drame familial (son fils âgé de 5 ans brûlé vif dans un incendie) ; la cocaïne et sa copine l'héroïne ; les défaites qui s'enchaînent (contre Jesse Ferguson et Henry Tillman) et après une victoire surprise sur Bert Cooper, une défaite par K.-O. à la première reprise devant un Tyson au sommet de sa forme (Reggie, pour avoir crânement tenté sa chance, touchera 50 000 dollars). Après avoir donné du fil à retordre à Frank Bruno dans les arènes de Marbella, il perdra son dernier combat par K.-O.

devant Donovan « Razor » Ruddock, avant d'être arrêté pour trois meurtres commis deux ans auparavant.

Pour améliorer ses fins de mois, Gross travaillait comme « homme de main », c'est-à-dire tueur à gages à 3 000 dollars le contrat pour un gang de Baltimore spécialisé dans le trafic d'héroïne dont il était un gros consommateur. Accusé dans un premier temps du meurtre d'André Coxson, il sera acquitté en mai 1987 avant de plaider coupable deux ans plus tard du meurtre de même André Coxson et de ceux de Zachary Roach et de Rodney Young en prime.

Actuellement incarcéré au pénitencier de Terre Haute (Indiana) après l'avoir été à Edgefield (Caroline du Sud) et Hazelton (Virginie occidentale), il coud des boutons sur des uniformes pour 200 dollars par mois, il n'a pas reçu une seule visite depuis dix ans, il n'a pas vu ses filles depuis quinze ans, il est libérable en 2048, il aura 86 ans.

Guerra (Jo Jo)

Juge mal-voyant.

Guerre

« Le sport a le pouvoir de changer le cours de la guerre. »

Vitali Klitschko

L'interrogation faussement naïve des beaux esprits de La Belle Époque : « La guerre n'est-elle pas le plus complet des sports ? » est du même ordre que la niaiserie des affirmations des fausses consciences d'aujourd'hui : « Le sport c'est la guerre ! » Les uns et les autres confondant une défiguration massive de l'humanité avec une pratique aliénante, certes, mais créatrice de socialité à bon marché et de surcroît inoffensive.

Frédéric Roux

Le désir de guerre (L'Arbre vengeur)